



Résumé : Nous sommes en 2142. Lewis est un jeune apprenti qui vient d'être reçu dans la franc-maçonnerie. Mais le monde dans lequel il vit est devenu fou, contrôlé par des hommes artificiels, les « synthétiques ».

Dans cet univers où les armes ont remplacé les mots et où les humains sont devenus esclaves de leurs créations, suivons sa lutte pour la liberté à travers ses combats, ses peines et ses joies.

Et, peut-être, sur le chemin spirituel dans lequel il s'est engagé, découvrira-t-il en recherchant sa sœur enlevée, l'histoire méconnue de ses origines et de celles perdues de son Ordre.

<http://www.facebook.com/dernierapprentientre>



<http://www.facebook.com/pages/Freemasonryfr/275832495908060>

Dédicace : « De nos jours tout le monde veut écrire mais plus personne ne lit.

C'est pourquoi je remercie toutes celles et tous ceux qui lisent et apprécient mes lignes.

Ce roman dystopique est pour vous, afin qu'ensemble nous apportions à l'extérieur le meilleur qui sommeille même dans la plus sombre noirceur.

Ma lumière c'est vous. Votre soutien mon énergie créatrice. » Al-Quin.

5 Mois plus tôt

Grand Lyon

Cité dortoir de Limonest

13 mars 2142 – 5 mois plus tôt.

Allongé sur son lit, le bruit des épées qui s'entrechoquaient dans la cour réveilla Lewis progressivement. Un coup de tonnerre le fit sursauter. Il commença à ressentir le froid qui régnait dans la chambrée glaçant les os de chacun depuis de longs mois.

Rien ne l'aurait motivé à sortir de sous sa couette aujourd'hui. Déjà il pleuvait. Rien ne motivait Lewis un jour de pluie. Et de plus, cette journée était tragiquement importante. Importante et terrifiante. Une boule de peur le saisit en plein cœur de son estomac. Ou peut-être était-ce la faim ?

Située au rez-de-chaussée, la chambrée était lumineuse d'ordinaire. Mais l'orage qui tonnait au dehors lui donnait une lumière particulière à la pièce. Composée de quatre lits superposés placés à la perpendiculaire des trois murs aveugles avec à gauche de chaque lit, une armoire simple. De sorte qu'en franchissant la porte, sur la gauche, une armoire et un lit séparaient des 3 fenêtres qui donnaient sur une cour d'entraînement immense.

Au fond de cet espace, un autre ensemble de lit et une armoire, et à droite, deux lits plus armoires complétaient la chose. Seule, au centre de la pièce, une grande table avec huit chaises complétait l'ensemble.

Rassemblant son courage, les yeux encore mis clos par le sommeil, il se déplia hors de son lit. Il ne voyait pas grand-chose, mais il sentit le sol glacé du carrelage sous ses pieds en avançant.

Enfilant ses chaussures de travail sans les laisser, il s'approcha de la fenêtre d'un pas malhabile. Le soleil était en train de se lever. Enfin c'est ce qu'il pensa en voyant que dans la nuit qui s'achevait, les Orîmes étaient en train de s'exercer, comme tous les jours à la même heure.

Et, comme tous les jours, depuis 2 ans, c'était ce bruit qui le réveillait, été comme hiver, qu'il pleuve ou qu'il vente, qu'il neige ou que le soleil soit éclatant. Un bruit d'épées qui s'entrechoquent, inlassablement.

La 1^{ère} chose qu'il vit, ce fut les trois synthétiques qui surveillaient les exercices du matin. Immobiles dans leur tenue grise, ils ressemblaient à des statues dont seul le regard se

déplaçait d'un individu à l'autre. Ce n'était pas trop difficile pour eux, vu que les synthétiques détestait l'humanité.

Ces combats à l'épée duraient toujours un temps interminable selon Lewis.

Encore une fois, il regarda ses aînés s'entraîner de manière inutile, c'en était ridicule même. Passer des années à s'entraîner au maniement des armes et au combat, pour qu'ensuite, on nous interdise toute violence et tout manque de respect envers nous-mêmes, ou envers les synthétiques. A quoi cela pouvait-il donc servir ?

Sa vie aussi était totalement inutile selon lui. Car aujourd'hui il avait 16 ans et, depuis de longs mois, la frustration de ne servir à rien le remplissait d'une rage intense. Parfois il avait envie d'en pleurer, voire de se donner la mort. Parfois sa rage lui conseillait de faire payer à ces synthétiques qui les maintenaient en esclavage. Mais de tout cela, il en était incapable.

Et ce jour qui se levait allait être la pire journée de sa vie. Car aujourd'hui il avait 16 ans. Il allait devoir changer de classe. Changer d' « unité familiale », comme ils l'appelaient, cela signifiait beaucoup trop de changements pour lui.

Déjà, il allait devoir abandonner les seuls amis qui ne l'avaient pas rejeté. Mais plus que tout, ce qu'il redoutait c'était le fait d'être séparé de sa sœur jumelle.

Lewis n'arrivait pas à comprendre la logique de sa vie. Non. De LEURS vies. Séparés de leurs parents à la naissance, les humains étaient évalués par les synthétiques à l'Hôpital. Si les « plastiques », comme on les nommait en leur absence, jugeaient que l'enfant était viable, il était immédiatement placé en Unité Familiale. Mais personne ne savait ce que faisaient les plastiques des enfants qui n'étaient pas placés en UF.

Sorte de famille artificielle, les UF étaient composées des différentes classes de jeunes humains. Ainsi, de la naissance à l'âge de 7 ans, l'enfant était dans la classe des « Pahis ». Son principal apprentissage se résumait alors à apprendre à parler, à survivre aux maladies et à manipuler des objets toujours trop lourds pour des corps aussi fragiles.

Puis, de 7 à 16 ans, ils étaient « Agogues ». Et être Agogue, cela consistait principalement à faire tout ce que personne ne voulait faire. Toutes les tâches les plus ingrates et les plus dégradantes. Mais surtout, c'était éviter les punitions qui viennent inmanquablement quand on laisse des jeunes de ces âges dans les fermes d'apprentissage.

Et ensuite, de 16 à 20 ans ils allaient devenir des « Orîmes ». Un garçon, et une fille. Choisis selon des critères inconnus. Ils devraient s'unir et partager le restant de leur vie ensemble. Son plus grand cauchemar.

Chaque UF était donc composée de Pahis, d'Agogues, et d'un couple d'Orîmes qui était responsables de la bonne éducation de leurs pupilles. Car à 16 ans, les humains étaient considérés par les synthétiques comme « matures », c'est-à-dire en âge d'assurer l'éducation des enfants.

Et comme disait le vétérinaire de la ferme d'apprentissage : « les Orîmes sont des sortes de parents de substitution. Mais pour vous, ce sont surtout des grands frères et des grandes sœurs qui sont un peu dépassés par tous ces enfants à gérer alors qu'eux-mêmes ne viennent que de sortir de l'enfance ».

Aujourd'hui, il sortait de l'enfance. Aujourd'hui il allait devenir un Orîme. Aujourd'hui il détestait sa vie.

Lewis en était à son 5^e couple d'Orîmes au sein de son unité familiale. Leur présence ne durant que 4 ans, c'était à chaque fois, soit un déchirement, soit un soulagement.

En règle général, le nouveau couple d'Orîmes qui arrivait était souvent un peu déboussolé par cette nouvelle famille qu'ils se retrouvaient à gérer du jour au lendemain. Et aussi, il le comprenait maintenant qu'il était plus vieux, par le fait qu'on leur attribuait un ou une compagnon(ne) sans qu'ils n'aient leur mot à dire.

Des fois, le choix des plastiques était le bon, et les personnes qu'on choisissait pour vivre ensemble une vie de labeur et de souffrance s'entendaient bien. Parfois la cohabitation était explosive. Et dans ce cas là, c'était les plus jeunes, les Pahis, qui prenaient.

Il tourna la tête et contempla Marissa et ses camarades de chambre qui dormaient encore. Comment pouvaient-ils dormir avec l'orage qui faisait rage ? Comment pouvaient-ils dormir avec la cérémonie de la Répartition qui allait avoir lieu ?

« C'est injuste », pensa Lewis. Marissa allait lui être enlevé. Il n'avait rien pu faire pour l'en empêcher. Ayant 16 ans aujourd'hui, on allait leur attribuer des compagnon(ne)s de vie, et chacun allait devoir évoluer de son côté. Sans aucune certitude qu'on ne les enverrait pas à des dizaines, voire des centaines de kilomètres de distance.

Sa rage monta en lui. Il avait tout fait pour éviter d'être séparé de sa sœur. Voilà un an qu'il tentait de soudoyer des synthétiques pour obtenir que Marissa resta près de lui. Mais tout ce qu'il avait réussi à obtenir c'était des punitions, des brimades et des coups.

On lui répondait systématiquement qu'il devait déjà s'estimer heureux et redevable qu'on lui ait permis de connaître sa sœur jusqu'à ses 16 ans. Car seuls les jumeaux bénéficiaient d'une exception. En effet, les frères et sœurs étaient systématiquement séparés à la naissance, puisque les bébés étaient immédiatement enlevés des bras de leurs parents dès le premier jour.

Mais les jumeaux faisaient exception. Sans que l'on sache pourquoi, nombre d'enfants viables s'étaient laissés mourir lorsque l'on les avait séparés de leur jumeau ou de leur jumelle. Alors, pour l'une des seules fois depuis l'avènement du 5^e Age, les synthétiques eurent une lueur de compassion et permirent aux jumeaux de grandir ensemble jusqu'à leurs 16 ans.

Après, la suite était connue. A 16 ans ils étaient séparés, les filles devenant des Orîmes à vocation reproductrice, afin de produire de nouveaux enfants ; et les garçons devenant des

Orîmes à vocation patriarcale, dont la seule fonction était de faire respecter l'ordre et la discipline dans l'unité familiale.

Cette perspective le dégoutait tout autant qu'elle le révoltait. Et, de plus, il se sentait extrêmement seul.

Dans la cité dortoir, tout le monde s'était fait une raison. Acceptant docilement cet état de fait. Ainsi, à chaque fois qu'il s'était confié à l'un de ses amis, il avait immédiatement reçu une raclée collective de ses camarades. Car tout le monde vivait dans la peur que les synthétiques n'associent tous ses camarades à la propagation de ses idées qui étaient jugées « subversives ».

Alors à chaque fois, il s'était pris une raclée. Finissant par ne plus rien dire, et par s'éloigner de tous ces lâches. Pourtant il les comprenait au fond de lui également.

Mais heureusement, d'autres le comprenait. Ses compagnons de chambrée. D'âges différents ils s'étaient habitués à ses questions incessantes, ses élucubrations et ses sautes d'humeur. Car malgré leurs différences, ils avaient en commun d'avoir leur vie déjà décidée bien avant leur naissance.

Apparemment avec sa sœur ils étaient des enfants de travailleurs des champs. En grandissant, ils étaient donc destinés à être travailleurs des champs. Qu'importe s'ils étaient faits pour cela. On les élevait dans cet objectif.

Et en regardant les Orîmes s'entraîner à l'épée, il se dit que dès demain, ce quotidien allait également devenir le sien. Il le savait déjà, dès demain, il allait falloir se lever à 5h du matin. Déjeuner d'un repas frugal, puis, de 6h à 7h, il s'exercerait à l'épée. De 7h à 9h, à la lutte ; de 9h à 11h, à la course, puis on lui accorderait une pause. Principalement pour prendre une douche et préparer les repas pour les plus petits.

Ensuite, à 14h, après avoir fait la vaisselle, il nettoierait l'unité familiale avec sa future compagne jusqu'à 15h. Heure à laquelle ils iraient à l'Annone, pour récupérer les aliments nécessaires aux différents repas du soir, du lendemain matin et du midi.

S'ensuivrait une nouvelle pause, puis il faudrait préparer le repas du soir et effectuer la « schola » de 18h, ou, comme il préférerait l'appeler « le lavage de cerveau du soir ». Car à ce moment précis de la journée, les Orîmes se devaient de faire le point avec leurs pupilles sur les choses qu'ils avaient fait dans la journée, et sur les leçons qu'ils en avaient tiré.

Le jeu étant pour les pupilles de cacher les actions dont ils n'étaient pas fiers, et pour les Orîmes de détecter les mensonges pour punir les fautifs.

Sans surprise de sa part, Lewis était puni tous les soirs depuis un an. Ses Orîmes n'appréciant pas qu'au lieu de confesser ses actions chaque jour, il préféra garder le silence et les regarder fixement. Mais il était satisfait, car les coups des premières fois avaient laissé place à une sorte d'indifférence sensée être blessante.

Sa sœur ne cautionnait pas son comportement non plus. Mais comment lui expliquer qu'il gardait le silence pour la protéger de ses tentatives désespérées pour la sauver d'une vie de souffrance solitaire loin de lui ?

C'était impossible.

Non, il ne pouvait pas lui avouer que depuis un an il avait passé son temps à collecter toutes les histoires concernant la rébellion. Rien que le fait d'en parler pouvait signifier de graves punitions corporelles par les synthétiques.

Car, même si on les tenait à l'écart de toutes les choses du monde des adultes, dans la cité dortoir, les langues propageaient régulièrement des nouvelles de l'extérieur. Pour cela, il y avait les marchands, les artisans, et tous ceux qui travaillaient dans la cité dortoir en général. Ceux que l'on appelait « les utiles ».

Généralement des humains trop faibles pour travailler aux usines, ou aux champs, ils avaient été rejetés du circuit traditionnel des honneurs. Ne leur restait pour vivre qu'à se rendre de cités en cités afin de négocier leurs produits comme d'autres.

Au départ sur la réserve, ces adultes s'étaient pris au jeu. Eux-mêmes collectaient des informations sur les rebelles au hasard de leurs pérégrinations. Et dans la cité dortoir de Limonest, ils étaient ravis de discuter avec ce jeune homme qui s'intéressait à leur parole, et non à leurs simples produits.

Et leurs informations valaient de l'or ! Car contrairement à ce que les plastiques racontaient à longueur de journée, l'humanité ne s'était pas entièrement soumise à leur contrôle. Dans l'ombre, des hommes et des femmes étaient restés debout face à l'esclavage des synthétiques.

Cela faisait rêver le jeune Lewis, bien qu'il sache qu'il était le seul que cela pouvait intéresser dans tout son entourage.

Jamais, dans aucune conversation avec des gens de son âge, ou bien même avec des Orîmes il n'avait ressenti l'exaltation qu'il ressentait à l'évocation de ces soldats de la liberté qui donnaient du fil à retordre aux plastiques.

Les histoires qui se racontaient en interrogeant les commerçants venant de l'extérieur étaient souvent les mêmes. Des rebelles qui attaquaient les plastiques, les plastiques qui, soi-disant courageusement, répliquaient, et les rebelles prenaient la fuite.

Bien évidemment, dans les histoires qui se racontaient, les rebelles étaient toujours des gros froussards qui attaquaient dans le dos, et s'enfuyaient lorsque les plastiques contre-attaquaient. Pourtant, au fond de lui le doute était né. S'ils étaient si faibles, comment se faisait-il que les plastiques n'en soient toujours pas venus à bout après 70 ans de batailles ?

Quelque chose ne collait pas.

Sa sœur se réveilla à ce moment-là.

- Qu'est-ce tu fais ? », chuchota Marissa d'une voix mal réveillée alors que sa bouche était pâteuse. « Pourquoi tu dors pas ?
- Le maton va bientôt débarquer pour nous réveiller en nous beuglant dessus. J'avais envie d'être celui sur qui il tomberait en déboulant dans la pièce. Juste pour lui gâcher son plaisir, répondit Lewis.
- Pffff, soupira-t-elle, t'es vraiment un gamin...
- Il faut bien que j'en profite. Théoriquement dans une heure je serai un homme.

Marissa ouvrit complètement les yeux et regarda son frère.

Ils gardèrent le silence un instant.

- En même temps, je ne me plains pas, avec ma chance je suis certain qu'on me donnera un laideron à moitié toquée, dit-il en riant.
- Tu ne devrais pas plaisanter avec ça Lewis, dit-elle sur un ton mêlant reproche et conseil.
- Si ! Bien sûr que je le dois ! L'humour c'est bien la seule chose qu'on ne pourra pas me retirer aujourd'hui, dit-il en appuyant sur chaque syllabe.
- Ne me fais pas pleurer dès le réveil s'il te plaît. Essayons d'être forts. Garde ton humour, mais aide-moi à garder ma dignité devant les autres.

La porte claqua à la volée en s'ouvrant.

- Chambrée 55 DEBOUT !!!, hurla le gardien de l'immeuble qui se faisait appeler « le maton ».

Son regard se porta sur Lewis qui était déjà debout, et sur sa sœur qui s'était assise sur le rebord de son lit.

- Qu'est-ce que vous faites debout tous les deux ?, hurla-t-il. Vous allez vous enfuir ? Je savais qu'il fallait venir plus tôt réveiller votre chambrée !

Lewis dont le lit était au fond de la pièce s'avança en tendant les bras vers le sol comme un oiseau déployant ses ailes.

- Vous êtes trop malin pour moi chef, se moqua Lewis, je comptais justement profiter du fait d'être en tunique de nuit pour m'enfuir pieds nus dans le froid. Heureusement, vous étiez là pour me ramener dans le droit chemin. Je reste !

Sa sœur baissa la tête et se couvrit le visage de sa main. Elle avait vu cette scène se produire des dizaines et des dizaines de fois. Il ne pouvait pas s'en empêcher. Chaque matin, c'était un éternel recommencement. Le maton et son frère manquaient de se battre invariablement.

Heureusement pour lui, à la différence d'autres synthétiques de grades supérieurs, le maton ne pouvait infliger que des sanctions légères à son frère. Qui, d'ailleurs, semblait n'en avoir rien à faire.

Comme un jeu issu du désespoir. Certains jours, elle se demandait si son frère n'espérait pas secrètement que la situation dégénère et qu'il se fasse tuer.

- Je sais très bien ce que tu essaies de faire petit salopard ! , hurla le maton. Mais ça ne marchera pas ce matin ! Tu essaies que je te punisse pour que tu manques la cérémonie de la répartition. N'y pense même pas !

Lewis afficha une moue de déception qu'il n'arriva pas à contenir.

- Non, je sais comment te punir beaucoup plus efficacement. Tu vois, si je suis si en avance, c'est parce que ce matin j'ai été personnellement parler au colonel en charge des répartitions des Orîmes.

Les compagnons de chambrée se redressèrent tous sur le bord de leur lit. Même s'ils venaient de sortir de leurs rêves, ils ressentirent la tension qui régnait. Une tension beaucoup plus forte que d'ordinaire.

- Et, malgré le fait que tu crois que nous sommes tous des idiots, nous les humains de deuxième génération...
- Les synthétiques, le coupa Lewis.
- Les humains de deuxième génération ! Vous, de 1^{ère} génération, n'avez jamais été que des modèles inachevés. Bref ! Comme tu nous prends pour des imbéciles, sache que nous savons que tu viens de passer les derniers mois à tout faire pour obtenir la certitude que ta sœur ne sera pas trop éloignée de toi. Alors je t'ai fait un petit cadeau spécial.

Trois des quatre garçons qui occupaient les lits face aux fenêtres se levèrent d'un bond en regardant alternativement Lewis et le maton. La conversation allait mal tourner. Ils en étaient certains.

- Il faut bien avouer que tu as tellement été agréable avec moi pendant toutes ces années qu'il fallait bien que je te remercie, ironisa le maton. Donc j'ai été voir le colonel, et je lui ai demandé de me rendre un petit service. Je sais que tu tiens beaucoup à ta chère sœur, dit-il en insistant bien sur le mot « chère ». Je lui ai donc demandé qu'elle soit délocalisée à l'autre bout du pays, avec ton ami, tu sais, Joram ! Mais rassure-toi, j'ai vérifié. Les accusations de viol bestial qui pèsent contre lui ne sont que...

Le maton n'avait pas fini sa phrase que Lewis avait retiré les chaînes qui contenait sa rage.

- Meurs !, hurla-t-il en courant vers le maton.

Il traversa la pièce, grimpa sur la table, et alors qu'il s'apprêtait à sauter à la gorge du maton, deux de ses compagnons de chambrée avaient réussi à l'intercepter au vol en prenant appui sur des chaises. Ils retombèrent ensemble lourdement sur la table et par la violence de l'interception dégringolèrent au sol.

- Je vais te tuer ! Tu vas crever charogne !, hurlait Lewis en se débattant pendant que le maton riait à en faire trembler les murs.
- Mais arrête ! Lewis arrête ! C'est ce qu'il veut ! Tu vas te faire tuer si tu continues ! Aidez-nous bon sang !, hurlaient les compagnons du jeune homme.

Ils ne furent pas trop de trois à réussir à le maîtriser.

- Va-t-en horrible vieil impuissant !, cria Marissa.
- Laissez-moi le tuer ! Laissez-moi le tuer, pleurait Lewis. Il faut qu'il meure !!!
- Ahahahah ! Loués soient les synthétiques ! Qu'est-ce que j'aime mon métier !, s'exclama le maton. Allez ! Sans rancune ! Bonne vie !, dit-il en reculant vers la porte qu'il claqua une fois franchie.

Marissa tomba au sol en larmes.

Près de la porte, Laure et Emilie, qui jusqu'à présent ne s'étaient jamais montrées amicales avec les jumeaux se regardèrent.

Elles étaient beaucoup plus jeunes que Marissa. D'ailleurs, entre elles, elles la surnommaient « la vieille ». Mais pourtant, sans un mot, elles allèrent vers elle et, en se jetant au sol à leur tour, l'entourèrent de leurs bras.

Elles savaient qui était Joram. Et même si les jumeaux étaient un peu bizarres, même si les bêtises de Lewis leur avait coûté de nombreuses punitions totalement injustes, rien ne pouvait justifier ce que le maton allait faire à Marissa. Elle ne devait pas payer pour Lewis.

En effet, dans toute la cité dortoir Joram était bien connu. Il était le monstre de la chambrée 28. Qu'il soit d'ailleurs toujours en vie après tout ce qu'il avait fait était quelque chose d'inconcevable.

A l'âge de 7 ans, lorsqu'il changea de classe et qu'il devint un Agogue, le maton était venu réveiller sa chambrée au matin. Mais seul Joram s'était levé.

Voulant secouer les récalcitrants, il avait découvert, non sans un hoquet de surprise, de son propre aveu, que tous ses compagnons de chambrée avaient été tués dans leur sommeil. Il demanda alors :

- Mais qu'est-ce qui s'est passé ici ? Tu vas bien ? Qui leur a fait ça ?!
- C'était tous des traîtres !, avait répondu Joram. Ils n'aimaient pas les synthétiques. J'ai rendu le monde meilleur.

Loin de le punir, le maton avait récompensé Joram en obtenant qu'il disposa depuis ce jour d'une chambrée individuelle. Et au lieu d'être sous la surveillance d'un Orîme, Joram était devenu l'assistant personnel du maton.

Toutefois, il lui avait imposé une règle qui était désormais connue de tous : Joram ne devait plus jamais punir les chambrées de la sorte jusqu'à ses 16 ans. A cette date, il deviendrait lui-même un Orîme et aurait le droit de faire ce qu'il voudrait alors.

Personne ne méritait d'être promis à une mort certaine en étant unie à Joram comme Compagne de vie.

En entendant les sanglots plaintifs de sa sœur, Lewis cessa de se débattre. Progressivement, les garçons le relâchèrent et l'aidèrent à se relever.

Les filles pleurèrent longtemps pendant que les quatre garçons restaient, l'air hagard, au milieu de la pièce en regardant le sol. Mais au bout d'un certain temps, Jean-Baptiste, qui n'était pas intervenu jusqu'alors et était toujours assis sur son lit, calé contre le mur, leva un doigt au ciel et déclara :

- On va vous aider à vous enfuir.

Les garçons se retournèrent pour le regarder, les filles levèrent les yeux.

- Quoi ? Mais t'es fou ! C'est impossible de sortir de la cité dortoir !, s'exclama Isaac. Ils vont se faire tuer.
- Pas si on les aide tous, déclara Jean-Baptiste. Combien de chambrée vous pensez qu'on pourra convaincre si on leur raconte que le maton a promis Marissa à Joram.

Marissa et Lewis se regardèrent.

- Oui mais ça ne change rien, admit Lewis. Pourquoi les autres chambrées nous aideraient ? Il faut bien que Joram se lie à une autre fille. Si nous retirons Marissa du jeu, c'est une fille d'une autre chambrée qui sera choisie. Les autres chambrées ont tout intérêt à ce que ça soit Marissa.
- Et bien, dans ce cas, ne leur proposons pas de vous aider à vous enfuir, proposa David.
- Ah ouais ? Et tu proposes quoi alors gros malin ?, se moqua Laure.
- Facile !, s'exclama David. J'irai dire à toutes les chambrées que le maton veut faire s'unir Joram à Marissa. Et que s'ils nous aident, je tuerai Joram !

Le silence se fit.

- Quoi ?, dit de manière incrédule Emilie pendant que tous les autres se regardaient l'air hagard. Mais tu es fou ! Tu t'es regardé ? Il fait dix fois ta taille ! T'as aucune chance !, hurla-t-elle. Tu crois que c'est aussi facile que ça ? Et tu vas faire comment ? Tu n'as même pas de plan.

La mine de David se fit grave.

- Oh si ! J'ai un plan..., affirma David en plissant les yeux.

Franchissant la porte du bâtiment, le maton regarda le ciel, il s'était arrêté de pleuvoir. En s'avançant à l'extérieur, il riait encore. Décidemment, ces gosses étaient vraiment bêtes. Qui pourrait penser sérieusement que qui que ce soit s'unisse à Joram ? Ce pauvre gamin était fou ! Quand il l'avait découvert seul dans sa chambrée il y a 9 ans l'horreur avait failli le faire vomir. Ce gamin était à tuer !

Sans la présence d'un synthétique à ce moment là, c'est d'ailleurs ce qu'il aurait fait. Il l'aurait tué. Car même s'il se faisait passer pour un de ces humanoïdes en plastique pour effrayer les gosses et maintenir la discipline, il était aussi humain que ces pauvres gamins qu'on élevait comme du bétail. Lui avait eu juste un plus de chance. Il avait été sélectionné à 16 ans pour remplacer le maton précédent.

Mais si le synthétique, ce jour terrible, avait refusé de faire tuer Joram, il ne pouvait pour autant pas tolérer que d'autres enfants meurent à cause de lui. C'est pourquoi il avait fait autant de démarches afin que l'enfant cinglé soit isolé dans une chambrée individuelle.

Le faire accepter comme son aide de camps n'avait pas été une mince affaire non plus. Mais c'était la seule solution pour pouvoir lui administrer ces médicaments qui agissaient comme une camisole chimique sur ce cerveau embrouillé.

Il repensa alors à Lewis.

Ah il lui en avait fait baver ce petit diable. Mais pourtant, sans qu'il ne sache pourquoi, ce gosse le touchait. Tous ces efforts déployés pour rester auprès de sa sœur. Il avait beau avoir une sérieuse dent contre ce garnement, il ne regrettait pas de s'être levé si tôt pour aller plaider sa cause au colonel de la cité dortoir.

Les deux gosses devraient être surpris lorsqu'ils apprendraient qu'ils allaient rester ensemble dans leur nouvelle vie en tant qu'Orîmes. Il avait du se battre, avancer de nombreux arguments, mais le colonel avait promis. Les jumeaux ne seraient pas séparés. Et une nouvelle vie les attendait.

- Considérez ça comme mon cadeau de départ, sales mioches, dit le maton en en se retournant face à l'immeuble trois. Heureusement que je veille sur vous, bande d'idiots.

Deux heures plus tard, douze chambrées avaient promis d'aider David. Quatre-vingt seize Agogues et Pahis de tous les âges allaient s'unir pour sauver Marissa et tuer Joram. Une treizième avait exprimé le souhait de les aider, mais au dernier moment, ils avaient disparu.

Dans chaque chambrée la tension était palpable. Ils allaient faire ce qu'aucun avant eux n'avait réussi à faire. Bafouer les règles établies, remettre en cause l'autorité et même, devenir complice d'un acte irréparable.

Ils n'avaient pas le choix. Il fallait qu'ils réussissent. Ils n'avaient aucune autre possibilité. Le plan était obligé de se dérouler correctement. Aucun retour en arrière n'était possible car, pour de tels actes, la seule punition était la mort.

Convaincre autant de monde n'avait pas été simple. David avait été voir personnellement tous les Orîmes des chambrées susceptibles de les aider. Beaucoup avaient hésité. Mais un seul argument avait suffi à tous les mettre d'accord : si Joram devient Orîme, vous êtes tous susceptibles de devenir ses pupilles et de finir comme la chambrée 28.

Etonnamment, c'était l'enseignement militaire qu'ils avaient suivi qui allait leur servir à se rebeller. Dans chaque chambrée un représentant avait été désigné. Seul habilité à connaître le plan, il était le responsable des actions de sa chambrée. Chacun avait une tâche bien précise.

Tout allait commencer au rassemblement organisé par le Colonel pour la désignation des Orîmes et de leur nouvelle affectation.

Quelques minutes avant que ne résonnent les cornes de rassemblement, 96 enfants s'apprêtaient à mettre leur vie en jeu pour se protéger eux-mêmes, mais aussi les autres, sans trop savoir ce qui les attendraient. Chacun connaissait sa partition, mais pas celle des autres. Le cloisonnement des informations était très important. Il allait éviter les regards inquiets ou insistants au moment des actes.

Les cornes de rassemblements sonnèrent à chaque étage.

Au rez-de-chaussée, dans la chambrée 55, la table centrale avait été mise à l'écart. A sa place, en cercle, on pouvait voir une chaîne humaine entrelacée. Les huit occupants en tenue pour le rituel de passage avaient la capuche de leur robe blanche rabattue sur leur tête. Se tenant par les épaules, ils s'enlaçaient bras dessus, bras dessous.

Silencieusement ils profitaient des derniers instants passés ensemble, sachant que potentiellement, ils pouvaient tous mourir aujourd'hui. Mais plutôt la mort que d'abandonner Marissa.

Des dizaines de portes s'ouvrirent à travers l'immeuble, déversant leur flot d'enfants, d'adolescents et de jeunes adultes en robe blanche à capuche dans les escaliers. Sur le devant et le revers de leurs robes, un liserai argenté partait de chaque épaule, et descendait en V vers le centre. Pendant à leurs côtés, leurs mains étaient cachées dans leurs manches trop longues et évasives.

Tout ce monde descendit dans la cour d'entraînement. Mettant leurs pupilles en ordre, les Orîmes menèrent chaque chambrée à travers la route qui menait à la place principale.

La cité-dortoir était vraiment une ville à part entière. Au total, vingt-quatre immeubles comme ceux de Lewis et de ses compagnons se répartissaient deux mille garçons et filles. Et en cet instant, tous se dirigeaient vers la place principale.

Il faut avouer que tout était démesuré dans cette cité dortoir. Ce n'était rien de moins qu'une vallée entière qui avait été rasée pour faire place à cette communauté sous haute surveillance. Et cela faisait 70 ans que le calme et l'Ordre régnait dans la vallée.

Au centre de la cité, une place gigantesque, avec, sur sa longueur et sa largeur, des bornes de pierre géantes qui délimitaient les entrées par lesquelles il convenait d'accéder. Finement ouvragées, elles étaient constellées de dessins que les enfants auraient identifié comme des mots, si toute alphabétisation n'avait pas été supprimée il y a de nombreuses années de cela.

Au sol, chaque place où devait prendre place un enfant était indiquée par trois dessins dans un cercle. Le premier dessin était celui de l'immeuble duquel on venait. Généralement c'était un animal. Puis venait la chambrée à laquelle on appartenait. Désignée par un chiffre. Les enfants apprenaient par cœur comment dessiner ce chiffre représentait leur chambre, mais n'en connaissaient pas d'autres. Et enfin le troisième était celui qui était gravé sur son lit. A savoir un ensemble de traits en angles droits allant du plus simple au plus compliqué.

La place était cernée de synthétiques par centaines. Armés de fusils automatiques en tous genres, ils scrutaient l'assistance d'un air menaçant sous la présence omniprésente des Brahmandas qui patrouillaient en faisant des passages silencieux de manière régulière dans les airs.

Au centre de l'endroit, une estrade circulaire. La foule des enfants ne le voyait pas, mais cette scène était ornée d'un motif en étoile à cinq branches qui, du ciel, donnait l'impression aux pilotes de Brahmandas d'être à proximité du centre de l'univers.

Et au milieu de cette étoile, se tenait le colonel de la cité dortoir, Antipas.

Les rumeurs qui circulaient dans la cité racontaient qu'il aurait atterri à la cité suite à une destitution. Promu au rang de général, il aurait tenté de prendre le pouvoir, et aurait été rétrogradé au rang de colonel et envoyé ici pour gérer une simple colonie d'enfants et de jeunes adultes.

Preuve s'il en fallait de sa surveillance étroite par les synthétiques, la présence à ses côtés du gouverneur de région ainsi que d'un autre synthétique inconnu. Les deux humanoïdes synthétiques se tenaient près d'un mystérieux baril de métal.

Le gouverneur de région était ce qu'il y avait de pire comme synthétique selon les aveux mêmes du maton. « Violent, vicieux et lâche » avait-il dit un jour alors qu'il était venu fermer la porte des dortoirs en étant passablement éméché. C'est pourquoi, lorsque les Pahis virent ces deux personnes à la terrible réputation, certains prirent peur, et les Orîmes eurent toutes les peines du monde à les rassurer. Ils leurs dirent de ne pas avoir peur, que le colonel Antipas était un homme prudent, attentif, et scrupuleux, mais pas méchant.

Pourtant ils voyaient bien qu'il semblait tendu, sur ses gardes. D'ailleurs, il ne sembla pas remarquer que dans la foule qui prenait place sous ses yeux, les choses ne se passaient pas exactement comme prévues.

En effet, tout le plan était là. Profitant du relatif anonymat que leur robe de cérémonie leur procurait en dissimulant leurs visages, tous les complices des douze chambrées avaient intervertis leurs places.

Rappelons-le, chaque membre de chambrée devait se rendre à une place prédéterminée par son immeuble, son étage et son lit. Tout le plan reposait sur ce constat. Car, étant seul dans la chambrée 28, sept places resteraient vides autour de Joram. Il était donc impossible de le tuer en combat rapproché. Avec autant de Brahmandas dans le ciel et de synthétiques sur la place, le moindre poignard serait intercepté par les caméras braquées sur le public.

Il fallait donc agir à distance. L'idéal aurait été un fusil longue portée. Or, les élèves de Limonest n'étaient pas autorisés à apprendre le maniement des armes à feu. Il fallait donc une arme simple, facile à transporter et indétectable.

Ce que ne savaient pas ses camarades de chambrée, c'est que David, depuis des années passait tout son temps libre à s'entraîner au lance-pierre. Car lancer des pierres sur des troncs d'arbre, c'était bien la seule chose qu'on lui permettait de faire en tant qu'Agogue durant son maigre temps libre.

Restait à trouver le moment pour le faire. Car cacher une pierre sous sa tunique était facile, mais sortir une lanière de cuir avec ladite pierre sans se faire remarquer l'était moins.

Le rituel de la répartition allait pouvoir les aider.

Pour saluer l'arrivée des nouveaux Orîmes dans leur classe, et encourager les Agogues au départ, une lamelle de tissu bleu leur était confiée. Cette lamelle servait alors, à un moment très précis.

Alors que les répartitions allaient commencer, tous les enfants et jeunes adultes se devaient de la faire tourner au dessus d'eux.

Symbolisant la roue du temps qui faisait se succéder les Agogues telles les gouttes d'eau dans un torrent emporté par les antiques roues à aubes. Enfin cela, c'était ce que les Orîmes avaient expliqué à David, car lui n'y voyait qu'une occasion parfaite de venir à bout de Joram.

Restait toutefois le problème de l'identification. Chaque personne étant assignée à une place, il était facile de reconstituer qui était le tireur.

Sauf si...

Sauf si douze chambrées intervertissaient toutes leurs positions. Une fois le projectile tiré, et la cible atteinte mortellement en plein front, certaines filles étaient chargées de se mettre à hurler en voyant le corps chuter lourdement au sol.

La panique, provoquée, devait alors permettre au tireur de se mélanger à la foule. Et lorsque l'enquête aurait tenté de déterminer qui avait tiré, celui qui aurait été sensé se trouver à la place de David aurait signalé qu'il avait du changer de place parce que quelqu'un l'avait déjà prise. A sa suite un nombre incalculable de personnes auraient déclaré avoir changé de place mais ne pas savoir où elles se situaient.

Le plan était tordu, mais possible à réaliser. Néanmoins, lorsque David avait présenté son plan à la chambrée 55, la première réaction de Lewis fut de lui demander s'il avait pensé à cela sur le moment, ou si c'était un acte prémédité de longue date.

David sourit tristement. Il pencha la tête et déclara :

- Joram... », il prit un moment pour plisser ses yeux à nouveau « je refuse qu'il fasse du mal à Marissa.

Personne ne posa alors plus d'autres questions à David.

Et les voici, deux heures plus tard, sur cette place. Prêts à prendre part à cette exécution publique.

Au fond de lui, David se dit que si son plan échouait, s'il visait mal, s'il était prit. Il se devait de déclarer qu'il avait agit seul. Il le devait pour ses amis. Il le devait pour elle. Il assumerait sans fuir.

Le colonel Antipas regardait ces jeunes enfants prendre place. Et il se revit quelques années auparavant. Il était eux. Terrifié, affichant une certitude et une suffisance qui était ses seules armes pour se défendre dans ce monde gouverné par la douleur et la mort.

Mais aujourd'hui les choses allaient un peu changer.

Lorsque tous les Orîmes eurent levé le poing gauche dans les airs, le colonel sut que tout était en place. De toute façon la cérémonie était restée inchangée en 70 ans. Rien ne pourrait la modifier. Il allait devoir faire un discours sensé encourager les plus jeunes à apprécier la préparation au passage dans l'âge adulte. Puis le chef des Orîmes de chaque immeuble monterait sur scène, et seraient lus les listes des Agogues montant en classe.

A ce moment là, les enfants se saisiraient de leur lanière bleu et la feraient tournoyer au dessus de leur tête, permettant aux Agogues annoncés de monter sans avoir à se retourner sur leurs anciens amis, ceux-ci étant occupés à faire tournoyer leurs lanières parfaitement.

Les nouveaux Orîmes de chaque immeuble monteraient successivement sur scène, et leur nouvelle affectation leur serait donnée.

Certains pleureraient, d'autres afficheraient un sourire sadique. Ceux-là il conviendrait de les surveiller plus particulièrement. Voire de les éliminer discrètement afin de protéger les autres enfants en cas de problèmes.

Mais cela, c'était avant. Aujourd'hui allait être un jour nouveau.

Aujourd'hui, les règles allaient changer.... Mais avant, il fallait qu'il se salisse les mains à nouveau. Un problème devait être réglé.

- Jeunes gens, déclara-t-il sans se soucier de son micro implanté dans sa veste, je vous ai réuni ici en ce jour pour la cérémonie de la répartition. Toutefois, j'ai quelque chose à vous dire. Mais avant cela, j'aimerais demander à un Agogue de venir me rejoindre sur scène. J'appelle David, Immeuble 3, Chambrée 55....

En cet instant précis. Quatre-vingt seize enfants et jeunes adultes, se dirent intérieurement qu'ils allaient tous mourir.

Fin du Chapitre 2.